

Formation Apertura-Arcanes

« *Les phobies aujourd'hui et les prises de parole* »

Exposé du 24 novembre 2021

De l'effroi à la haine La dérive des phobies

Jean-Marie Jadin

Évoquer les phobies d'aujourd'hui nécessite d'aborder la manière historiquement contingente dont on en parle en ce moment, et pas seulement d'en explorer la structure qui leur est permanente. Je crois qu'il y a ces deux aspects dans chaque concept clinique. Il y a le contingent et le nécessaire, les attributs et la chose-même d'une chose. On ne sera pas étonné si j'introduis ici le portique présocratique de la philosophie qui oppose l'immobilité de l'être de Parménide et le mouvement perpétuel du fleuve temporel d'Héraclite.

Actuellement les phobies semblent de plus en plus fréquentes dans la population, en même temps que se développent toujours davantage les insolubles pathologies de l'agir, tels l'*acting-out* et le passage à l'acte. C'est que ces deux entités, les phobies et les agirs, ne sont pas sans relations, comme j'essaierai de vous le montrer.

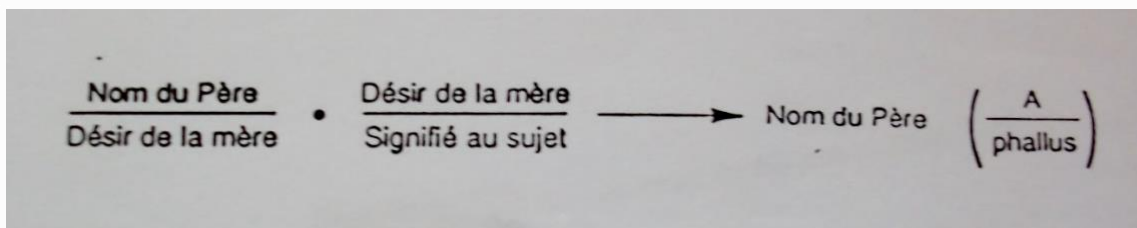
Du point de vue psychanalytique les phobies ont été théorisées de diverses manières. Je vous en propose quatre, qui dessinent toutes la même chose, mais sous un angle différent.

Première théorisation : on sait que les phobies sont pour certains, et d'abord pour Freud lui-même¹, des projections dans la réalité extérieure de représentants des pulsions du sujet, destinées à les contenir, ce qui est une espèce particulière de castration, ou à simplement les border pour pouvoir les contourner, ce qui ressemble quelque peu à un déni. Ainsi, si vous avez

¹ S. Freud (1895), « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de « névrose d'angoisse ».

peur d'être mordu par un animal, c'est que vous craignez votre propre mordant ; Freud attribue la peur du petit Hans d'être mordu par un cheval à une pulsion sadique-orale.

Il y a une autre face de la même chose chez Lacan. C'est la deuxième théorisation. Lacan a fait de la phobie un succédané de la métaphore paternelle², dont le but constitutionnel est, comme on le sait, de créer une limite à la jouissance de la mère, dans les deux sens de l'expression, à la fois la jouissance qu'elle suscite et la jouissance qu'elle vit elle-même, et ce en métaphorisant son désir avec du paternel.



La métaphore paternelle de Lacan

Cette limitation concerne donc la mère tout autant que l'enfant. L'exemple de métaphore paternelle le plus parlant, puisqu'il concerne le patronyme, est sans doute la girafe (*Girafe* en allemand) dont rêve le petit Hans, et que le père lui a dessiné, car les trois consonnes de l'animal sont celles de son patronyme Graf. Il y aurait aussi une certaine présence du père dans le cheval que craint le petit Hans. C'est en tout cas ce que Freud a proposé comme métaphore, non sans quelque forçage.

Troisième théorisation : parler, comme l'a fait Irène Diamantis dans son maître-livre³, de l'impossible séparation de la mère, va dans le même sens. Le sujet phobique crée un objet, un sujet, un animal, un espace, symbolisant un intime maternel extériorisé, et il vit à la fois le danger d'une intrusion dans cet espace et aussi l'insupportable de s'en détacher. C'est l'essentiel de l'apport d'Irène Diamantis. Le phobique découvre au cœur de la réalité quelque chose qui représente ce que Lacan a théorisé comme étant la Chose (« *das Ding* »), et qui est aussi affolant qu'elle.

Enfin, quatrième théorisation : il me semble qu'il y a dans les phobies une sorte de dévoilement d'une distorsion ou d'un accident dans la séparation originelle entre le moi et la

² J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*.

³ I. Diamantis, *Les phobies ou l'impossible séparation*, Aubier Flammarion, 2003.

réalité extérieure. Rappelons que Freud a fait du déplaisir l'origine de la réalité extérieure, ce qui conduit à faire l'hypothèse que c'est un certain manque de ce déplaisir chez le phobique, que c'est un trop de plaisir qui a engendré un flottement entre l'intérieur et l'extérieur. Une place vide semble ainsi n'être qu'un reflet d'une insupportable déhiscence au sein du moi du sujet phobique lui-même.

Ces quatre théories, ou plutôt ces quatre angles de vue sur la phobie (projection, métaphore paternelle, impossible séparation d'avec la mère, dysfonctionnement de la séparation entre le moi et la réalité) ne se contredisent pas. On y limite à chaque fois l'accès à la mère, à la mère symbolisée bien sûr, mais cette limitation n'est jamais suffisante.

L'histoire récente de cette entité clinique, ou plutôt de ce qui s'en dit et qui peut avoir un effet réel, a ajouté un problème très particulier. La modalité temporelle de « l'aujourd'hui » qu'on a placé dans le titre de cette journée oblige à le développer. Dans une sorte d'inversion très étrange ce n'est plus l'effroi du sujet devant telle ou telle chose, dans telle ou telle situation, ou devant telle ou telle personne, qui constitue le fondement de la phobie, comme c'était le cas de la névrose phobique classique. Peu à peu s'est imposée dans l'opinion une conception où les phobies sont plutôt la manifestation d'une haine de la part de ce sujet.

La haine qui étend son ombre sur le monde a de plus en plus remplacé l'affect de l'effroi, même si l'on a de tout temps donné ce sens de la haine à quelques rares phobies. Dans les discours actuels, cette haine est peu à peu devenue l'affect principal. La contingence de « l'aujourd'hui », c'est avant tout et à mon sens cette dérive-là.

L'homophobie n'est plus que la haine des homosexuels et non pas l'effroi causé par une incertitude intime dans le choix de l'objet de son attirance. Il y a des gens qui ont connu une phase de panique à l'évocation de l'homosexualité, avant de vivre effectivement leur propre homosexualité. L'effroi devant la maigreur extrême, qui existe chez certains, est devenu une haine des minces. La gérontophobie s'est transformée en un rejet des vieux. Il ne s'agit plus d'anticiper la décrépitude qui nous guette, mais d'une détestation des vieux. Dans l'évitement des gros, il ne s'agit plus par exemple de commémorer le refus très ancien d'une grossesse de la mère, enceinte d'un petit frère ou d'une petite sœur qui allait vous voler votre hégémonie, mais d'un ostracisme à l'encontre du surpoids. Cette grossophobie peut en outre vous valoir aujourd'hui une amende substantielle et même une peine d'emprisonnement. Le symbolique fout le camp, et ceci avec la bienveillante complicité des politiques. Dans l'ambiance écolo-

zoophilique d'aujourd'hui, j'attends le moment où la phobie des araignées sera considérée comme la haine de ces mignonnes et gentilles petites bêtes.

Comme je l'ai dit, Freud a pensé que bien avant le stade de l'œdipe, au commencement du sujet, le monde extérieur, la réalité, était né de la distinction entre ce qui est plaisant pour le sujet et ce qui ne l'est pas. Je le cite : « Le moi a extrait de lui-même une partie intégrante, qu'il jette dans le monde extérieur et ressent comme hostile⁴. » L'extériorité est fondée sur une hostilité. La réalité extérieure est ce qui fait peur. Mais tout au départ, dans une phase encore antérieure, dans une prophase de cette mitose, ce monde extérieur aurait été celui de l'indifférence, parce qu'il n'apportait aucun plaisir. Il est maintenant devenu celui du déplaisir et non plus celui de la simple absence de plaisir. Puis, toujours selon Freud, l'émergence, l'apparition, la distinction de certains objets au sein de ce monde extérieur aurait fait apparaître un nouvel affect : la haine, qui est bien plus que le déplaisir ou l'hostilité. Et c'est ce qui séparerait encore davantage le moi intérieur de la réalité extérieure. La haine signifierait un accroissement de cette séparation entre intérieur et extérieur. La conception haineuse serait donc un progrès sur ce plan du clivage entre l'intérieur et l'extérieur. Ceci est peut-être à relier avec cette constatation clinique : quand un phobique guérit – ça arrive – son caractère devient beaucoup moins commode, moins arrangeant.

Mais je crois qu'il y a encore autre chose dans cette dérive sémantique. À la dyade de Freud on peut ajouter ici la plus célèbre triade de Lacan. Dans les trois registres lacaniens des effets du langage, il n'y a pas que l'imaginaire du moi et le réel de la réalité. Il y a un troisième élément comme vous le savez, le symbolique. Le renversement de la phobie en haine qui semble se développer, dévoile et démontre une totale méconnaissance du symbolique de la névrose « symbolisante » qu'était la névrose phobique. L'interprétation nouvelle oublie que la névrose est une affaire de langage. On donne maintenant – c'est-à-dire « aujourd'hui » – la valeur perverse d'une action réelle à ce qui n'était que symbole. La peur visait certains signifiants présents dans une phobie. La phobie de « l'araignée » contient par exemple les signifiants « a renié », « art est nié » ou « a régné », mais aussi et surtout une analogie de forme avec la tête de Méduse, dont Freud a souligné le rapport avec la peur d'une castration⁵. Jean-Pierre Winter

⁴ S. Freud (1915), « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Idées NRF Gallimard, 1968.

⁵ S. Freud (1922), « La tête de Méduse », *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, Puf, 1985.

a dit quelque part de l'araignée que « cet animal cristallise symboliquement l'angoisse devant le féminin ». L'araignée posséderait certains traits d'analogie avec la mère : les pattes évoquent la chevelure, l'abdomen le visage, la tendance à s'éclipser rappelle la peur de sa disparition, sa morsure les baisers cannibaliques de la mère. Ce serait un signifiant du féminin.

Je crois que la phobie est plus généralement la création d'un intime maternel qui persiste, qui est à la fois menaçant et menacé, car il ne faut pas oublier que dans la phobie de l'araignée le sujet ne veut en général pas tuer la bête. Il arrive que la fille appelle son père pour tuer l'araignée. Une de mes analysantes ne voulait pas que j'écrase l'araignée qui marchait sur le mur en face du divan au moment même où elle évoquait sa phobie des araignées. La phobie est un symbole œdipien, auquel le sujet accorde, non pas une réalité, mais une certaine vérité.

Par contre, la nouvelle conception de la phobie qui aujourd'hui s'impose, ne considère plus les représentants de mots, mais la perception réelle. Quelle régression dans la première topique freudienne ! On passe de la « *Wortvorstellung* » (« représentation de mot ») à la « *Wahrnehmung* » (« perception »). Et on y méconnaît et on y détruit totalement le registre symbolique. On ne s'occupe plus de la lune que le doigt désigne, mais uniquement et tout bêtement du doigt lui-même. La loi de la cité, qui peut vous conduire à une amende et à une incarcération en cas de grossophobie, fait du mot une chose, ou plus exactement, elle fait d'un de ses attributs contingents la chose elle-même.

Depuis longtemps on parle de personnes situées entre la phobie et la perversion. Nous y sommes désormais, avec cette nouvelle façon de penser la phobie, et cette pensée est elle-même toujours davantage du côté de la perversion. Et très curieusement, et même ironiquement, ce sont les personnes proches de la structure perverse qui dans cette actualité taxent ainsi les pauvres névrosés phobiques d'être des pervers. C'est un des aspects de la décadence actuelle. On y soutient que les phobiques ont, non pas peur, mais la haine d'une situation, d'un objet, d'un animal ou d'une personne réelle. C'est bien une idée perverse. En passant ainsi du registre symbolique à celui du réel, on passe mystérieusement d'un rapport de peur à un rapport de haine. Comment cela est-il possible ? C'est d'abord que la haine se fonde sur le réel. C'est évident dans la perversion, où la fétichisation de l'autre qu'on peut y trouver, est peu ou prou une chosification, une réification, une « réélisation » de l'être. Elle contient une tendance destructrice qui peut conduire à tuer, qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas. Même si la plupart des pervers ne vont pas jusqu'à cette extrémité du sadisme, c'est tout de même leur visée

lointaine, sauf dans le masochisme où la mort concerne le sujet lui-même qui s'y considère comme un autre. Comme dans les génocides, la haine du pervers vise l'être de l'autre et ce qui le fait exister par la parole. Elle veut radier l'autre du registre symbolique.

Le recul devant l'altérité que l'on trouvait dans les phobies classiques sous la forme d'une peur, tout autant que celle que l'on voit aujourd'hui dans les phobies actuelles sous la forme d'une agressivité, correspond dans la théorie analytique à ce carrefour entre la phobie et la perversion évoqué par Lacan. Le 7 mai 1969⁶, il a parlé de la phobie comme d'une « plaque tournante » pouvant évoluer vers une autre névrose ou vers la perversion.

On peut très facilement concevoir une telle plaque tournante. La perversion confère une valeur de pénis féminin à quelque chose qui n'est pas un pénis, comme par exemple la chaussure, tout comme la phobie donne la valeur d'un intime maternel à un objet ou à un lieu quelconque. C'est un déplacement du même genre. Mais la grande différence est à mon avis l'angoisse face à un symbole phallique qui n'est pas du tout l'apaisement face au pénien. Et l'ectopie de cet intime à l'extérieur de soi de la phobie ressemble aussi à l'autonomisation d'une partie du corps ou d'un geste que l'on rencontre dans l'hystérie, ou à celle de la pensée que l'on rencontre dans la névrose obsessionnelle.

Ce carrefour-là, cette plaque tournante où convergent toutes les névroses et la perversion, n'est pas loin d'un autre carrefour que Lacan nous a proposé dans un schéma matriciel des annexes de l'angoisse et des défenses contre elle⁷. Il y a en effet dans ce schéma une grande proximité entre l'angoisse et des deux agirs que sont l'*acting-out* et le passage à l'acte. Comme si l'agir était une défense contre l'angoisse. Et l'angoisse n'y est pas non plus très loin du symptôme, et donc du symptôme phobique. Comme l'angoisse est par ailleurs cliniquement proche de la phobie et l'agir cliniquement proche de la perversion, je crois qu'on peut, en combinant ces proximités, considérer que l'angoisse, la phobie, l'agir et la perversion sont structurellement en parenté. Il me semble que des réflexions sur ces proximités pourraient donner un peu de jeunesse à la nosographie en éclairant chacune de ces pathologies avec la lumière de ses voisines.

⁶ J. Lacan, Séminaire « *D'un Autre à l'autre* ».

⁷ J. Lacan, Séminaire sur « *L'angoisse* ».

Inhibition	Empêchement	Embarras
Émotion	Symptôme	Passage à l'acte
Émoi	Acting-out	Angoisse

→ Difficulté

↓
Mouvement

Tableau matriciel des satellites de l'angoisse

Reprenons les adjacences du tableau matriciel. La proximité de la phobie et de l'angoisse est évidente. Le symptôme phobique limite l'angoisse à une situation précise, à un espace ouvert ou fermé, à la hauteur, aux ponts, ou à la vue d'un animal bien défini, chien, guêpe, oiseau, ou à un certain élément de la nature, vent, lumière du soleil, tonnerre, ou encore à une menace corporelle, le cancer, les microbes, ou enfin à être touché, à des objets pointus. En réalité, n'importe quelle chose de l'univers peut être une cause d'angoisse phobique. J'ai développé ailleurs que cela tient en partie au concept qui organise notre pensée, tel qu'il a été élaboré par Aristote, et qui concerne toute chose réelle en laissant dans le mystère la Chose même de cette chose. La Chose se trouve au cœur des attributs d'une chose, même si cette chose est quelconque. On sait aussi qu'un grand nombre de phobies sont en réalité des obsessions et des superstitions : la phobie du chiffre 13, la phobie d'une certaine couleur ou d'une certaine position. Il y a également des phobies très hystériques, telle la plupart des nosophobies. N'oublions pas que Freud a parlé d'une « hystérie d'angoisse » à propos du petit Hans.

La phobie est dès l'origine assez proche de la perversion. On le conçoit encore d'une autre façon que celle que j'ai développée. Il y a une autre proximité si l'on considère qu'il s'agit à chaque fois d'une manifestation de l'angoisse de castration. Les fétichismes de la chaussure, des bas ou des culottes féminines sont des défenses parfaites contre l'angoisse liée à l'absence de pénis chez la fille. Le déni maintient l'attention à distance de la vision traumatisante, tel un arrêt sur image, par exemple sur la chaussure qui empêche de voir cette absence. Cette perversion peut également conduire un sujet à mettre en scène une femme pénienne dans le travestissement. Dans ces cas de perversion un sujet passe très surmoïquement de l'angoisse à la

jouissance, au lieu de glisser de l'angoisse au désir, prenant un chemin régressif dans la succession du schéma « jouissance-angoisse-désir », mise en évidence par Lacan. On sait bien, et je l'ai évoqué, qu'il y a des perversions qui ont commencé avec une phobie.

C'est peut-être ce même déni qui se produit aujourd'hui à l'échelle du monde entier, y compris dans le domaine de la nosographie où l'on ne conçoit plus qu'il existe un inconscient et donc ce qui s'appelle le refoulement. Une phobie, et d'ailleurs n'importe quel autre symptôme, n'est alors pas autre chose qu'elle-même. C'est ainsi que la menace qui pèse sur le symbolique affecte également les phobies en inversant leur sens en passant de l'effroi à la haine, en attendant sans doute de n'en faire qu'un pur non-sens et de n'en placer la cause que dans le cerveau, par exemple dans l'amygdale du cerveau. La destruction systématique du registre symbolique m'amène à penser que Michel Foucault avait bien raison : ce sont certains pouvoirs qui infléchissent les savoirs, qu'il s'agisse des pouvoirs économiques de l'industrie pharmaceutiques, des pouvoirs politiques infléchis par la finance, du pouvoir de la médecine, ou des pouvoirs de certains groupes idéologiques. Ils vont jusqu'à infléchir le savoir qu'il y a dans la nosographie de la phobie.